

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nuria DELETRA-CARRERAS

Terre humaine. Une collection exceptionnelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 205-223

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Terre Humaine

Une collection exceptionnelle

La collection « TERRE HUMAINE » (Plon), dirigée par Jean Malaurie, et qui compte actuellement plus de vingt-cinq titres, est une collection exceptionnelle. Mais comment la définir avec justesse ? C'est pourtant ce que l'on voudrait tenter.

On pourrait dire que les divers auteurs font œuvre d'ethnologues. Mais ce critère, se référant à « Terre Humaine », reste incomplet, pauvre, et en arrive à être ainsi inexact au point qu'on trahirait la collection si on la déterminait par lui seul.

En effet, l'ethnologie est ici accompagnée de richesses particulières et truffée d'autres points de vue que les siens propres.

D'abord, **aucun de ces ouvrages** — ils concernent géographiquement aussi bien l'Europe que l'Asie, l'Afrique que l'Amérique ou l'Océanie — aucun, même ceux qui ont été écrits par des ethnologues mondialement connus, **ne fait œuvre de spécialiste**. Tous ont un côté humaniste — en plus, souvent, de l'empreinte d'une forte personnalité.

A cette absence de froideur aseptisée, on pourrait joindre — et cette collusion est peut-être une de leurs marques les plus inimitables — **leur façon nue** de représenter ce qui est, la vérité des faits, sans ratures, enflures, surcharges, théories. La recherche d'être le moins subjectif possible — et de rester très conscient — en abordant ces groupes humains est toujours présente chez les auteurs. « L'observation à l'état brut n'existe pas. L'ethnographe se sert d'appareils photographiques et de machines enregistreuses, il n'est pas une caméra ni une bande magnétique. Toute observation comporte une dose de jugement, et il ne peut y avoir de jugement totalement objectif. Le chercheur doit se contraindre pour trouver un équilibre imparfait et instable entre un froid détachement qui, à la limite, annulerait même toute recherche

possible, et une sympathie (ou une antipathie) qui vicierait complètement son jugement. »¹

C. Lévi-Strauss *Tristes Tropiques*, T. H. 1955 : « L'ethnographe a sous les yeux, il tient à sa disposition une société : la sienne ; pourquoi décide-t-il de la dédaigner et de réserver à d'autres sociétés — choisies parmi les plus lointaines et les plus différentes — une patience et une dévotion que sa détermination refuse à ses concitoyens ? (...) On n'échappe pas au dilemme : ou bien l'ethnographe adhère aux normes de son groupe, et les autres ne peuvent lui inspirer qu'une curiosité passagère dont la réprobation n'est jamais absente ; ou bien il est capable de se livrer totalement à elles, et son objectivité reste viciée du fait qu'en le voulant ou non, pour se donner à toutes les sociétés, il s'est au moins refusé à une. »²

Dans *Le Cheval d'Orgueil*, T. H. 1975, Pierre Jakez Hélias³ cite en exergue un mot de Giono : « On ne peut, je crois, rien connaître par la simple science. C'est un instrument trop exact et trop dur. » Cela pourrait éclairer toute la collection dont le directeur a la vision suivante : « L'ethnologie est d'abord un échange de regards (...). Les relations interpersonnelles sont essentielles. »⁴

A côté de ces hommes et femmes de métier — parmi eux, C. Lévi-Strauss, Margaret Mead, Georges Balandier — **des témoignages à l'état brut**, recueillis avec un total respect et une intelligence rares ; celui du dernier Indien d'Amérique, celui d'une femme du nord du Nigeria, celui d'une Brésilienne enlevée par des Indiens d'Amazonie et ayant vécu plus de vingt ans avec eux...

Chacun des groupes humains étudiés est vu **de l'intérieur**. Car il n'y a presque pas de différence, par exemple, entre la présentation des Esquimaux de Thulé par Jean Malaurie et l'autobiographie de Baba de Karo, femme Haoussa. Or on n'aurait pas pu mettre ainsi côte à côte sans risquer le manque d'unité des récits de spécialistes et des témoignages directs si les spécialistes n'avaient su, dans leurs ouvrages, disparaître au point que parfois on les oublie et qu'on ne les retrouve qu'au second degré, dans une sorte de tendresse cachée pour le sujet et une intelligence scientifique et humaine exceptionnelles.

¹ Jacques Soustelle, *Les Quatre Soleils* (1967), 73-74.

² Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* (1955), 442-443.

³ Pierre Jakez Hélias, *Le Cheval d'Orgueil* (1975), 255.

⁴ Jean Malaurie, *Les Derniers Rois de Thulé* (réédition 1975), 566.

J'ai dit que chaque auteur se doublait d'un humaniste. Souvent, il se double aussi d'un écrivain, d'un poète, d'un narrateur hors ligne — ou d'autre qualité encore. William Hinton, qui écrit sur la réforme agraire dans un village chinois en 1948, se situe lui-même ainsi, par exemple : «Au cours de ce travail, j'ai utilisé l'arsenal littéraire du romancier, du journaliste, du sociologue et de l'historien. Le résultat me paraît ressembler, en esprit et en contenu, à un **film documentaire**. Je l'appelle donc un documentaire sur la révolution dans un village chinois.»⁵ Je dirais que chaque ouvrage est **à la fois document et témoignage** et que **le côté « étude », pourtant très réel, reste**, dans les meilleurs ouvrages en tout cas, **comme inaperçu**.

« Je n'enseigne pas, je raconte », dit un des auteurs s'inspirant de Montaigne. Cela, aussi, pourrait caractériser beaucoup de ces textes. Ils demandent tous, à cause de cela, et malgré leur côté irrésistiblement passionnant, une grande disponibilité de la part du lecteur. C'est que le récit y est long, lent, minutieux, détaillé et riche comme tout ce qui est vivant, et qu'il exige une grande patience. Et si vous n'acceptez pas d'entrer dans le jeu, ces livres ne s'ouvriront pas pour vous. Au fond, il nous est demandé sur un point de ressembler et aux types humains décrits et aux auteurs : avoir, comme eux, le temps.

Sur ce thème — le temps — et les diverses façons de le vivre, il y aurait une belle étude possible à partir de cette collection. Et d'autant plus passionnante me semble-t-il qu'elle porterait sur des sociétés, toutes très différentes, vivant en **même temps que la nôtre...** Ne tentons qu'un rapprochement : celui d'un village turc⁶, dans les années 50, et des Esquimaux de Thulé, à la même époque.

« Le Hodja (prêtre musulman) a bien une pendule — pas fameuse d'ailleurs — mais il ne viendrait à personne l'idée de la consulter.

La porte de la mosquée est tournée vers l'ouest ; il y a une marque sur le seuil. Quand les villageois se rassemblent pour la prière de la mi-journée, ils s'arrêtent pour la regarder. Si le soleil a atteint la marque, c'est l'heure de la prière de midi. Quand l'ombre du sommet de la colline, à l'ouest, tombe en travers de la route, c'est l'heure de la prière de l'après-midi. Et le soir, quand le soleil rougit l'horizon et disparaît, c'est l'heure de la prière du soir. L'heure du coucher est affaire d'estimation ; cela peut aller jusqu'au petit jour. Les gens

⁵ William Hinton, *Fanshen* (1971).

⁶ Mahmoud Makal, *Un Village Anatolien* (1970), 39 ; 44.

disent : " Plus tard vous priez, mieux c'est. " Quant à la prière du matin, l'heure en est calculée par le Hodja selon le lever du soleil. " Mais en hiver " direz-vous, " quand le soleil est caché dans les nuages, comment savoir l'heure ? " Rien de plus facile. Il suffit de se mettre d'accord avec le Hodja. Et quand les villageois l'ont fait, il n'y a plus de problème. A part les heures de prière, personne ne se soucie de l'heure.

(...) Avec tout ça, l'histoire du village est dans le vague. Ni liens, ni attaches, la liberté ; vive qui peut, meure qui peut, tant qu'on en a la force ; chaque année est comme la précédente, chaque journée et chaque parole aussi semblable à l'autre...

Ma mère me prête chaque fois un autre âge...

— Pendant que j'étais là en face, les douleurs m'ont prise...

— Bon alors, quel âge est-ce que j'ai ?

— Lorsque le nègre a tué Chinassi le Hodja, tu étais dans mon ventre ; et j'avais donc deux âmes.

— Et alors ?

— J'ai accouché quand le caporal Ishak est mort.

Je me tourne vers mon père.

— Quand est-ce qu'il est mort le caporal Ishak ?

— On avait été inondé par les eaux venues de la Pente Noire et les enfants d'Ali-le-Tranchant s'étaient noyés... Eh bien ! pas cette année-là, mais la suivante.

— Demande donc à ta mère !

— Et toi, quel âge as-tu ?

— Dieu seul le sait, je vis depuis que je suis né ! Quand j'ai pris ta mère, Moussa-le-Fou était Mouhtar. A mon retour de l'armée, tu devais avoir dans les deux ans. Il avait beaucoup plu cette année-là. La foudre était tombée sur le peuplier. » (Ibid. p. 44)

Et voici comment ressentent le temps les Esquimaux de Thulé ; avec des rythmes forts, accordés à la nature, au cosmos, et à l'intérêt pour l'événement. Après le coma et l'uniformité mortelle du village d'Anatolie, la vie de l'Arctique.⁷ « Les Esquimaux de Siorapalouk (en 1950) possèdent rarement un réveil ou encore moins une montre. Mais ils gardent suffisamment la notion du temps apprécié par le mouvement de la lune et des étoiles pour ne pas manquer les trois seuls rendez-vous précis qui leur sont imposés, bien entendu par les Blancs : les heures

⁷ Jean Malaurie, *id.*, 207-8.

et les jours d'ouverture de la boutique, les horaires de l'école pour leurs enfants et du culte le dimanche.

Le jour polaire est, contrairement à la nuit, une extraordinaire libération. On ne cesse — et mon livre en témoignera — de découvrir l'espace illimité, de noter les couleurs, de suivre avec tendresse l'explosion des forces vives de la nature. C'est l'heureux temps ensoleillé, vivifié par le libre mouvement de la mer, le bruit des vagues, le va-et-vient incessant des oiseaux. C'est l'heureux temps ensoleillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre où s'exprime l'instinct individualiste refoulé. Les interdits de la nuit sont levés. La vie sexuelle excitée par la lumière est rendue plus libre par la mobilité des camps sous la tente, à l'écart des iglous toujours surveillés par les enfants-espions et les visiteurs. C'est, à plein temps, tout à la fois la saison de la chasse et des amours. L'Esquimau, dans sa passion pour la première, en oublie souvent la seconde. (...) L'horaire de l'été est gardé l'hiver, au moins en 1950. Qu'en était-il en 1900 ou avant ? Je n'ai pu en avoir la moindre information. J'observe seulement qu'on se lève l'hiver plus tard que l'été : vers 13 h. - 15 h.

Mais que l'on s'entende clairement sur cette notion floue d'"horaire". Il est trois horaires : celui de la vie quotidienne du village que je viens d'esquisser ; l'horaire du chasseur, qui est fonction du vent, de la température, du temps en général — en mai, on se déplace lorsque le soleil est bas, la neige gelée étant favorable au glissement du traîneau ; de novembre à janvier, l'horaire est fonction de la lune, des nuages, de l'humeur du chasseur... et du gibier — perturbe profondément celui du village. La règle des règles, on le sait, est de se lever dans l'iglou à l'arrivée du visiteur, de manger avec lui et de ne dormir qu'après l'échange des nouvelles et la restauration prise en commun, quelle que soit l'heure de la visite. Il y a enfin l'horaire du Blanc.

Il n'est pas de doute que cette alternance annuelle de lumière, les longs temps de la nuit et du jour " sans frontière ", expliquent quelque peu chez l'Esquimau sa richesse de sensation, son imprévisibilité » (pp. 207-208).

« De par le fait même que ces hommes — surtout les plus vieux — sont sans écriture, le passé est en eux comme retenu avec une rare précision afin de ne pas être oublié. Ils le marmonnent, le revivent dans un demi-rêve, les événements se déroulant derrière leurs yeux plissés, comme des séquences de films. Cette faculté (...) est éminemment celle des peuples archaïques (...) »⁸.

⁸ *Ibidem*, 13.

« Avant l'année des Blancs, le décompte était seulement lunaire, donc mensuel. Il ne semble pas que l'Esquimau polaire " préhistorique " (théoriquement avant 1818, date de leur découverte, pratiquement 1910, date du premier comptoir) décomposât le mois en jours et a fortiori en semaines. D'abord, il n'en voyait pas l'utilité, sa notion de temps étant rigoureusement différente de la nôtre. Il comptait ses voyages en **sinik**, en nombre de **sommeils**. Et il compte toujours ainsi, le calendrier n'étant employé que pour des raisons administratives ; on se réfère au mouvement du soleil, de la lune ou de la place des étoiles bien connues de tous. L'été et les trois mois d'hiver, il est souvent facile de se tromper sur les " jours " de calendrier, bien que naturellement les mouvements du soleil ou de la lune puissent être relativement bien suivis, s'il convient d'y faire attention. La saison de référence pour situer une date dans l'année est l'hiver. »⁹

A la lecture de tous ces ouvrages on se prend à réfléchir sur les divers « temps » qu'on y découvre : le temps du quotidien, le temps social (celui du groupe), le temps historique, le temps politique, le temps des saisons, le temps-distance, le temps mythique, le temps cosmique...

Inutile de dire qu'il y a aussi beaucoup **d'humour** dans « Terre Humaine », un humour discret, né de la vie elle-même, mais aussi de l'intelligence des auteurs, qui savent saisir, tout en gardant la distance. Parfois cet humour est silencieux, parfois il éclate ; parfois c'est un sourire naïf ; Pierre Jakez Hélias¹⁰, au sujet de la compréhension religieuse des enfants bigoudens, écrit : « (...) nous essayons de ramener ce breton de messe (le latin) à notre breton de tous les jours grâce à quelques mots qui surnagent sur la musique latine et qui nous semblent être des nôtres. C'est ainsi que nous donnons notre assentiment total au Dies irae, dies illa. En breton, diêz veut dire difficile et nous sommes bien d'accord, tout cela n'est pas aisé, on a bien raison de répéter le mot (...). Nous chantons le Kyrie eleison avec ferveur, nous rivalisons avec les meilleures voix de la nef et du chœur, nous modulons les sons avec des étranglements si délicats qu'ils semblent descendre d'en haut sur nos visages au lieu d'émaner de nos bouches. Et cependant nous nous demandons ce que viennent faire toutes ces charrettes dans la célébration de la messe. C'est que nous entendons dans nos oreilles Kirri eleiz'so (il y a des tas de charrettes) sans jamais voir la couleur d'une seule d'entre elles. Ni dedans ni dehors. Alors quoi ! »

⁹ *Ibidem*, 119.

¹⁰ Pierre Jakez Hélias, *id.*, 133.

Sur la **sagesse** aussi il y aurait tant à dire... Tous ces livres sont bourrés de traits de sagesse originaux ; une adaptation au réel, une mesure, une solidité à tout prix au travers de vies souvent incroyablement dures.

Mais peut-être que la raison pour laquelle ces livres nous touchent, en plus de leur vérité issue de la narration nue et patiente des faits, en plus de leur vie que ne vient voiler aucune théorie, aucun scientisme insipide, en plus de leur façon étonnante de découvrir et de faire découvrir « de l'intérieur », en plus de leur richesse, de leur poésie pour certains, ou de leur art de conter pour les meilleurs, de leur charme et de leur couleur, en plus de leur originalité subtilement inédite faite de tout ce mélange, il y a autre chose : ils racontent tel ou tel groupe humain **à un moment de mutation**, moment où il est tragiquement confronté à lui-même et à la société. Moment aigu, crucial, au drame sous-jacent. On prend conscience que tout est en mouvement, toujours. A certains moments (dont le nôtre) le mot « passé » s'entoure de quelque chose de poignant, rongé qu'il est par un avenir qui apparaît forcément sans structure, et face à un présent qui ne semble être qu'un instant de désagrégation, d'agonie. Pourquoi certains de ces ouvrages, pourtant impressionnants par leur volume (ils ont de 400 à 750 pages) et exigeant une ténacité peu courante de la part du lecteur connaissent-ils un tel succès (400 000 exemplaires du Cheval d'Orgueil, 575 pages) ? N'est-ce pas parce qu'ils sont des livres de « *passage* », au sens fort du terme, livres de déchirement, où toujours quelque chose est en train de mourir ou est trop « *différent* » pour pouvoir survivre, où les êtres éprouvent la fin d'une appartenance, ou l'impossibilité même de l'appartenance (autobiographies d'émigrés, de prisonniers américains), livres de ruptures de liens, d'arrachements, où s'actualise ce qui est mort et séparation, même si parfois cette « *séparation* » est ressentie très positivement (cf. William Hinton dans *Fanshen*, où la nouvelle société chinoise qui s'élabore est vécue comme une nouvelle création du monde).

Il me semble que c'est parce que nous sommes tous — quels que soient notre milieu, notre âge, notre passé — devenus très sensibles à la mouvance du monde et aux confrontations brutales, que ces livres nous atteignent ainsi, à un point mystérieux et vital.

Il reste que chacun d'eux est en quelque sorte un « **livre sauvage** » : inclassable, hors cadre, ne ressemblant à aucun autre. Mais l'admirable est que, l'étant chacun à sa manière, ils forment tout de même une unité.

Ils sont un mélange subtil d'angles de vue différents et ils tirent leur saveur de la « *façon d'être* » du conteur, qui parfois en est aussi le héros. Un auteur, un héros, le plus souvent silencieux, presque

inexistants, tant l'ampleur de ce qu'ils transmettent passe avant eux. Il y a en effet dans les meilleurs de ces titres une modestie étonnante. Livres de spécialistes ou livres de témoignage, ils ont une vigueur rare, et, si l'on est passionné par l'ouverture à ce qui est « autre » que soi, cette collection (où la somme des connaissances se joint à l'humanisme, et où le document brut est présenté avec une fine intelligence) est comme le déploiement d'une richissime moisson d'informations vivantes.

Nùria Delétra-Carreras

Appendice

Quelques extraits ont semblé absolument nécessaires, mais leur choix s'est avéré extrêmement difficile : chaque ouvrage est très différent des autres, un même ouvrage présente beaucoup de facettes, un passage, même long, tiré de son contexte, est inévitablement trahi. De toute façon, il est nécessaire de se laisser faire à la lecture, de « suivre », d'être aussi passionné par le sujet que l'est l'auteur lui-même. Il y a peu de phrases percutantes ; c'est au fil de la lecture que la vie se dévoile.

On a choisi des textes concernant aussi bien la vie quotidienne que des instants exceptionnels, et on ne les a pas situés pour ne pas trop allonger.

Jean MALAURIE, *Les Derniers Rois de Thulé*, T. H. 1975 (réédition).

Jean Malaurie est le directeur de la collection et, chose rare, son maître. Son ouvrage sur les Esquimaux est non seulement un modèle inimitable, mais un vrai chef-d'œuvre.

(Il faut lire en particulier tout le chapitre XII : « Approches de la psychologie esquimaude », qui est admirable, pp. 287-507.)

Sur la femme esquimaude

(...) Je veux redire son extrême et émouvante sensibilité, la force de son attachement. Une séparation momentanée : elle envoie aussitôt de petits présents : une aiguille, trois cigarettes, une peau de lièvre, une poignée de fil en tendon de renne, des messages. J'ai assisté à maintes scènes qui m'en ont donné la preuve. Elle sait aimer, avec

passion. Secrète, des plus discrètes (en ces villages, chacun s'observe, mais elle est habilement femme), elle sait au moment opportun, dans l'iglou même et à l'insu apparent de tous, d'un regard plus vif, comme illuminé, ou d'un petit plissement significatif du nez, vous inviter à aller plus avant ou à repousser à plus tard. S'il lui arrive de « tromper » son mari, c'est, mon Dieu ! généralement sans qu'en fait il l'ignore et avec toute la discrétion voulue pour qu'il n'en soit pas ridicule. Mais savoir est toujours nécessaire, maris et femmes n'ayant l'un pour l'autre pas de secret. Ses relations avec l'homme qui est le sien sont profondes, faites d'une complicité de chaque instant et cimentées par le souvenir d'épreuves communes. Tout se passe — en général — dans un accord des sens, une même compréhension des circonstances, une sorte de morale tacite sans références exprimables aux règles qui la commandent. Elle sera trahie seulement si la femme s'attache à un autre homme, c'est-à-dire si, en fait, elle choisit un autre homme mais elle sait très bien « jusqu'où elle peut aller trop loin », (relation sexuelle ou non, ceci est sans importance ; ce qui compte, c'est le don intérieur) ; et si relations il y a, ce doit être avec l'accord tacite du mari — sinon le pire peut arriver (pp. 167-169).

Le retour du mari chasseur

(...) L'homme est à quelques mètres. On l'entend s'ébrouer, tousser, taper du pied pour se dégourdir, mais il reste muet. Bruyant au départ, un chasseur se doit d'être silencieux au retour : c'est comme en catimini qu'il va reprendre sa place dans la communauté. L'attelage est dételé ; deux chiens criaillent de plaisir en étirant leurs cris pour se faire remarquer une dernière fois du maître car ils aiment, comme la femme pour le flatter, exagérer leur faiblesse. L'homme dételle en prenant, malgré son extrême fatigue, tout son temps. Il est seul, mais, si personne n'est là pour lui prêter la main, c'est qu'il serait du dernier mauvais goût de l'aider et de lui retirer le plaisir d'achever sa chasse par le long récit qui va comme la prolonger encore un peu. Quelques mots lâchés à la sauvette à l'arrivée gâcheraient l'extrême jouissance du conteur, toute faite de suspense.

L'Esquimau en a achevé avec ses bêtes et dépose les harnais et les vêtements de fourrure dans le katèq. Enfin, il se hisse sur le seuil intérieur de l'iglou ; sa face, noircie et durcie par le gel, surgit devant tous. Il marche alors lentement, le torse bombé, vers la plate-forme où il reprend sa place laissée libre.

Avec un pâle sourire, il exagère d'abord sa grande fatigue ; puis, peu à peu, après s'être bien carré, les jambes écartées, les avant-bras accoudés sur les cuisses, il se compose une tête d'homme grave, chargé de responsabilités. Pas un regard ne lui a été jeté. Pas

un instant, la conversation n'a été interrompue. L'usage est de feindre la plus totale indifférence. Le chasseur demeure ainsi quelques minutes, apparemment prostré.

Aux aguets, prête à saisir la seconde où cette indifférence se doit de prendre fin, la femme lui tend, la tête encore tournée du côté opposé, un bol d'eau. Il s'en saisit presque avec brusquerie, toujours sans mot dire, et boit, sensuellement, les deux mains embrassant la tasse, les yeux ailleurs. Du revers de la main droite, il essuie ses grosses lèvres. C'est seulement alors, les yeux baissés, mi-clos, qu'il se dispose à commencer son récit. Les premiers mots parviennent d'abord, comme « avalés », le ton bas et sourd.

Pour ne pas le gêner tandis qu'il démêle ses souvenirs, les conversations se poursuivent à mi-voix. Mais, peu à peu, le récit s'anime. Le silence se fait alors autour du narrateur ; les regards se portent vers lui pour l'aider à précipiter son plaisir. Toutefois, un moment encore, la bouche nouée, il va multiplier les travelling-back, entretenir une certaine confusion visant à maintenir son voyage dans la brume du lointain.

Enfin, le goût du suspense étant satisfait, les intonations se nuancent, le récit s'organise ; coupé de tauva (alors), il se met à glisser uniment comme le traîneau sur la glace. Les explications fusent : l'état de la banquise, sur la grande pente d'Ivnartalík, le gros rocher qui s'éboulait... de nombreuses traces de renard à Toulourioq, l'avant-fjord de Néqui... autour du gros iceberg, des traces fraîches de renard et de corbeau... des observations de tous ordres s'enchaînent : la couleur du ciel le premier jour, ce qu'il a ressenti en voyant l'iceberg, ce qu'il a rêvé auprès de la jeune Toufingouak, les coliques de sa chienne aussi, les grasses flatulences du leader... L'aventure émerge insensiblement...

Parfois l'autocritique s'y mêle : « Je suis un incapable, mes chiens ne valent rien, rien de rien, pas plus que mes patins sur cette sale neige lourde... » Un instant, le récit s'arrête. « Faim ! » et il s'enfonce dans la bouche le morceau de viande gelée qu'on lui tend.

Pas une remarque n'a encore interrompu le soliloque : seulement quelques « Eéh, Eéh » approbatifs à temps irréguliers.

En ingurgitant, en mâchonnant, il commence, par bribes, à dévoiler ce qu'il a chassé et rapporté. Au bout d'un quart d'heure, on finit par savoir qu'il a tué quelques phoques dont deux ont été placés sous des caches de pierre à Ivnartalík. Les voisins entrent et sortent. Comme sans y prendre garde, il ajoute : « Ah ! j'ai aussi trappé deux renards près d'Ídglorssouit. » Les visages s'éclairent ; on parle, on rit. La tension tombe cependant que chacun met bas son masque. Les enfants, il y a un instant si graves et réservés, debout de part et d'autre de la porte, vont et viennent maintenant, comme si de rien n'était.

Le chasseur-acteur qui était parvenu peu à peu à occuper toute entière la pièce, se laisse bousculer par son fils qui veut attraper au fond de la plate-forme, là, près du mur, juste sous la paroi, derrière les vieilles peaux remisées, une grosse lime pour son traîneau et son attelage miniature.

« Nerrivoq ! Pouïssi ! Prends ! du phoque ! » La marmite est remplie de la viande qu'on est allé chercher dehors sur le séchoir où le chasseur l'avait discrètement déposée à son arrivée. Le village vient partager.

L'eau cuit à gros bouillons bruns. L'odeur de viande poissonnée monte. Les visages ruissellent. La femme enfin sourit. Quel bon théâtre ! Pignar-toq ! C'est vraiment un chasseur ! Alors, alors seulement, l'Esquimau, fier de lui, jette un bref regard à sa vieille compagne (pp. 224-226).

Ronald BLYTHE, *Mémoires d'un Village anglais*, T. H. 1972.

Dans ce document qui concerne un village de 300 habitants dans le Suffolk en 1967, tous les membres spécifiques de la communauté villageoise sont interviewés, du fossoyeur au juge de paix, du forgeron au médecin, des émigrés écossais à la présidente du club de femmes, les jeunes, les infirmes, les gros propriétaires, les ouvriers de ferme, le vétérinaire, le couvreur de chaume, le carillonneur, etc. Avant le récit de chaque personne, un texte de l'auteur, bref (remarquable de finesse), la dépeint et la situe.

(...) Les travailleurs agricoles de l'Est-Anglie sont les descendants de ces hommes qui quittaient le champ de bataille avec une permission pour aller chez eux faire la moisson. Ce n'est pas l'insularité qu'on lit sur le calme minéral de leurs visages, ni une absence de réaction, mais un sentiment rationnel qu'ils traduisent par une expression familière : « Les choses importantes d'abord. » La révolution sociale de caractère typiquement anglais, commencée immédiatement après la guerre, a bouleversé spectaculairement la vie des ruraux — bien que ce bouleversement ne soit pas comparable à celui qu'ont connu leurs cousins urbains. Le rural a accès au confort et au luxe contemporains ainsi qu'à une honnête partie de la culture populaire des années 60, mais tout en s'en saisissant avidement, comme quelqu'un qui n'a pas oublié un long passé sans joie, il a tendance à les considérer comme des agrégats superflus (pp. 11-12, introduction).

J'avais quatorze ans quand j'ai pris du service chez monsieur le baron, et j'y suis demeuré quatorze années. Il y avait sept jardiniers et Dieu sait combien de domestiques dans la maison même. Pour un jeune garçon, c'était terriblement impressionnant. Monsieur le baron et madame la baronne étaient très victoriens et très tyranniques. Chaque fois qu'ils nous voyaient, ils nous rappelaient que nous devons balancer les bras en marchant. Si le jardinier avec lequel je travaillais m'envoyait chercher quelque outil, madame la baronne apparaissait à l'improviste : « Balancez vos bras ! » lançait-elle. Nous portions des tabliers de reps vert ainsi que col et cravate par tous les temps, même en plein été, et tout ce que nous avions à faire devait être exécuté sans délai. Personne n'avait le droit de fumer. Un jardinier surpris à fumer était chassé sur-le-champ, sans considération de son ancienneté.

Nous ne devons jamais nous faire voir de la maison ; c'était interdit. S'il y avait des invités sur la terrasse ou sur la pelouse, il fallait parfois faire un détour d'un kilomètre pour ne pas se faire voir, même si l'on était chargé comme un baudet. Celui qui s'était laissé voir recevait une semonce, et lorsqu'elle le renvoyait au travail, madame la baronne lui criait : « Balancez vos bras ! » C'était terrible. Nous avions l'impression d'être des lépreux.

Les jeunes jardiniers en second devaient aider à disposer les fleurs devant la maison. C'était un travail quotidien. Tôt le matin, avant le petit déjeuner, nous entrions sur la pointe des pieds et remplacions les grandes décorations florales des pièces principales. Monsieur le baron et madame la baronne ne devaient ni nous entendre ni nous voir : il fallait que les fleurs fraîches se trouvent là comme par miracle. Ils ne devaient jamais voir une fleur morte. C'était comme si, pour eux, les fleurs vivaient éternellement, cela faisait partie de la magie de leur vie. Les fleurs devaient être disposées comme ils l'entendaient, et si l'un des jardiniers se laissait aller à son imagination, madame la baronne s'en apercevait tout de suite et avait tôt fait d'y mettre le holà ! Les invités lui faisaient toujours compliment de ses fleurs et elle acceptait leurs félicitations tout comme si elle avait fait pousser, cueilli, et arrangé les fleurs elle-même. C'était logique : les serveurs faisaient partie de la machine domestique et l'on ne remercie pas les machines ; on se contente de les entretenir en bon état de fonctionnement. C'est ainsi que je vois la chose (pp. 121-122).

(...) Bien entendu, ils dépensaient des sommes énormes pour la maison et le jardin, qui représentaient la machine dont ils avaient besoin pour vivre. Il fallait bien l'entretenir, cette machine. Un mauvais serviteur n'était qu'une pièce défectueuse à remplacer au plus tôt. J'ai songé à cela au service militaire, quand j'étais ajusteur dans les services d'entretien des blindés. C'était une façon de voir qui tenait debout.

Cependant, je suis arrivé à ne plus savoir qu'en penser. Manifestement, ce n'était pas juste, et pourtant, parce que monsieur le baron et madame la baronne étaient vieux et n'avaient jamais connu d'autre façon de vivre, je crois que j'avais pitié d'eux. J'en faisais toujours plus qu'il n'était nécessaire, je ne pouvais m'en empêcher, et j'y prenais même plaisir d'une certaine façon. Mais une fois rentré chez moi, je m'en voulais. Le majordome venait parfois au pub, et il faisait des imitations de nos maîtres. Si vous nous aviez entendu rire ! Mais au fond de moi-même, je me sentais tout drôle, je les haïssais et les plaignais tout à la fois. Sa plaisanterie préférée était la suivante :

Madame la baronne : « Si nous invitons les Untel à déjeuner, Bertie ? »

Silence, puis : « Sont-ils bons bridgeurs ? Vont-ils aimer mon jardin ? »

Madame la baronne : « Non, je ne crois pas. »

Monsieur le baron : « En ce cas, ne les invitez pas. »

(...) Le manoir m'a aidé dans la vie, il m'a changé. J'y ai reçu une éducation, je peux parler à n'importe qui. Dans le Suffolk, on a beaucoup de mal à s'exprimer. Pas moi. J'ai appris à parler. Mais d'avoir travaillé chez monsieur le baron a fait de moi un étranger dans mon village. Ceux qui restent avec ceux de leur calibre font partie de la famille du village. Moi, j'appartenais à la famille du manoir, et cela m'a été dur de m'en aller. J'ai connu la dernière grande maison à l'époque où elle était indépendante pour sa subsistance. Lait, crème, beurre, gibier, poisson, fleurs, salade, endives, melons, tout se trouvait de l'autre côté des haies qui sertissaient le jardin. Tout ce que pouvaient désirer monsieur et madame la baronne, ils le demandaient et on le leur apportait.

J'ai reçu une excellente formation de jardinier, et tout ce que je sais, je l'ai appris gratuitement. Certes, j'ai souvent été horrifié par la façon dont nous étions traités, mais je sais combien j'ai appris là-bas. Peu de jardiniers, surtout de mon âge, ont eu une formation aussi complète que la mienne. Dans un grand jardin, on plante et on suit la croissance jusqu'au bout, tandis que dans les pépinières, où le mot d'ordre est « produire et vendre », il ne vous reste jamais rien en main (...) (pp. 123-124).

(...) Il n'y a plus beaucoup de jardiniers de mon calibre. Je suis un homme jeune qui a été formé à l'ancienne. A trente-neuf ans, je suis un jardinier victorien : c'est pourquoi le monde me paraît si étrange (p. 128).

William HINTON, *Fanshen*, T. H. 1971.

A partir de très nombreuses notes prises en 1948, l'auteur raconte la réforme agraire dans un village chinois où il participa à l'enquête. Faire fan-shen : tout redistribuer. Le livre transmet, à travers l'expérience du fanshen, « l'autoanalyse d'une communauté ».

J'étais venu en Chine un an plus tôt (1946) comme technicien de tracteur de l'UNRRA (United Nation Relief and Rehabilitation Administration) et j'avais été envoyé dans le He-pei méridional pour y diriger des travaux. Lorsque l'UNRRA cessa ses activités à travers le monde au cours de l'automne 1947, les tracteurs dont je m'occupais furent mis au garage en raison de la pénurie d'essence, et j'acceptai une invitation de l'Université du Nord à enseigner l'anglais au Shan-hsi sud. (...)

L'Université, institution née de la guérilla, se déplaçait selon les exigences de la guerre. A cette époque, elle était installée dans l'enceinte d'une vaste mission expropriée, dans la localité de Kao, un village du cinquième ch'u du district de Lu-ch'eng à seize kilomètres au nord de Ch'ang-chih. Je venais à peine d'y arriver que la moitié des professeurs et des étudiants partirent pour se joindre au mouvement de la réforme agraire. L'exode eut lieu quelques jours après les fêtes du nouvel an. Des centaines de volontaires de l'Université s'ajoutèrent à un nombre égal de cadres du district pour former des équipes qui furent dispersées dans les grands centres villageois de toute la région. Par groupes de dix ou douze, ces cadres partirent étudier la condition réelle de la population paysanne et conduire jusqu'à son terme la réforme agraire.

L'enthousiasme suscité par le départ d'un si grand nombre de ses étudiants et de ses professeurs électrisa l'Université. Des garçons et des filles en bleus de chauffe couraient en tous sens, ficelant leurs bagages, roulant leurs sacs de couchage, les fixant à l'aide de courroies afin de les porter sur le dos, en chantonnant ou en conversant avec animation. Nombre de ceux qui n'avaient pas été choisis pour partir restaient là, l'air triste.

Lorsque les volontaires furent prêts, ils se rassemblèrent dans la rue, bagages au dos, un drapeau rouge claquant au-dessus des têtes. Le directeur de l'Université, le célèbre historien Fan Wen-lan, légèrement voûté, le regard myope abrité derrière d'épaisses lunettes, leur fit un aimable discours d'adieux. Puis, au son des tambours et des cymbales, l'aventureuse brigade se mit en route. A la première croisée des chemins, elle se scinda en deux colonnes, l'une se dirigeant vers l'est, l'autre vers le sud. Les derniers saluts furent lancés et les poignées de

mains rapidement échangées. Un étudiant prit la hampe du drapeau rouge et la fit tourner à bout de bras. D'autres mirent leurs casquettes au bout de leurs bâtons de marche et les agitèrent au-dessus de leurs têtes.

Les volontaires, qui marchaient d'un pas rapide, se fondirent peu à peu dans le paysage, ne laissant que deux panaches de poussière chassés par le vent le long des chemins qu'ils avaient empruntés. Dans le vaste ciel clair, des nuages semblables à des boules de coton filaient vers le sud. Au loin, les montagnes étaient encore blanches de la dernière neige de l'année. Du moins pensait-on que c'était la dernière, car ce jour-là, le souffle du printemps faisait oublier l'hiver. Bientôt les paysans se mettraient aux labours et, avant qu'arrive le temps des semailles, dix millions de familles en guenilles et sans terres rejoindraient les rangs de ceux qui possédaient déjà leur propre bonne terre.

Debout au milieu de la route et regardant la poussière soulevée par le départ des étudiants, je fus soudain pris du désir de participer à la grande aventure. Mon travail à l'Université était d'enseigner l'anglais, mais qu'était-ce que d'enseigner l'anglais, si par la réforme agraire on pouvait refaire le monde ?

De la sortie du village, je me rendis directement au bureau du directeur Fan, au premier étage du gigantesque monastère de la localité de Kao. Le directeur s'y trouvait. En silence, il écouta ma requête avec une attention bienveillante.

« Voici l'un des grands moments de l'histoire », dis-je. « Je tiens à y assister et à y prendre part plus que je n'ai jamais tenu à rien dans toute ma vie. Ne pourrais-je me joindre à une des équipes, au moins en observateur, et voir de mes yeux ce qu'est la réforme ? »

Le directeur Fan ne put me donner une réponse immédiate. Il devait consulter les autorités régionales et locales. Trois jours plus tard, il me fit mander et m'annonça que je pourrais aller dans un des villages avoisinants, où une équipe de travail chargée de la réforme agraire se trouvait déjà, à condition toutefois que je continue à enseigner l'anglais quelques heures par semaine. Une jeune chargée de cours, Ch'i Yun, m'accompagnerait et me servirait d'interprète.

Le plus proche village retenu pour servir de base aux travaux d'une commission de réforme agraire se nommait la Grande-Courbe : il se trouvait plus au sud, à un kilomètre et demi. Je l'avais traversé à diverses reprises, j'avais même pris, un jour, un bol de soupe chaude dans l'auberge du village, mais jusque-là je n'avais guère accordé d'attention à ce lieu. En apparence du moins il ne différait en rien des milliers d'autres hameaux semés à travers les vallées du Shan-hsi-sud. A dire

vrai, j'étais un peu déçu que la réforme agraire qu'il m'était donné d'observer se développe aux portes mêmes de l'Université. Il m'aurait paru plus aventureux de devoir me rendre en quelque lieu lointain, d'avoir à travailler dans une quelconque vallée isolée que je ne connaissais pas. Mais je n'avais pas le choix. Ch'i Yun et moi avions mission d'enseigner, et ce devait être dans ce village voisin ou pas du tout.

Le matin du 6 mars 1948, nous nous engageâmes pour la première fois ensemble sur la route de la Grande-Courbe et entreprîmes la patiente mission de faire la connaissance de ses habitants, de leur histoire, de leurs progrès, de leurs erreurs et de la complexité de leurs problèmes courants (pp. 21-23).

Mary SMITH, *Baba de Karo, Autobiographie d'une musulmane haoussa du Nigeria*, T. H. 1969.

Baba est née vers 1877 et morte le 3 juin 1951. Femme d'une forte intelligence. Son récit situe particulièrement bien les rapports de l'individu avec la structure sociale et s'étale sur trois quarts de siècle d'histoire (à travers la période de l'esclavage et des guerres).

Une journée de mon enfance

Le matin quand le soleil paraissait, nos mères se levaient et se mettaient à préparer les galettes de haricots. Nous nous levions, nous faisons notre toilette, nous mettions nos pagnes, puis elles nous donnaient des galettes que nous allions vendre à travers tout le village. Une fois qu'elles étaient vendues, nous revenions et mère nous donnait du grain à piler. Elle, elle en faisait beaucoup, et nous, un peu. Nous chantions à la porte de sa case, tout en pilant ; l'une d'entre nous commençait la chanson et les autres répondaient (...).

(...) et puis, quand l'après-midi jetait une ombre en travers de la concession, on s'installait pour piler le maïs. « Moi, je vais prendre cette pierre-là ! » « Et moi celle-là ! » Après, nous chantions tout en travaillant.

(...) Quand nous avons fini de piler, nous donnions la farine à nos mères. Elles préparaient une grande marmite de bouillie, une marmite de ragoût, puis elles retiraient la bouillie, et versaient le ragoût dessus : « Porte ça à l'un », « Porte ça à l'autre. »

Nous portions à manger aux hommes, puis nous revenions manger avec les autres enfants ; quand nous avions encore faim, on nous en redonnait. On se bourrait, et puis on posait nos bols en bois et nosalebasses (en ce temps-là il n'y avait pas de bassines émaillées), et on courait jouer.

A la tombée de la nuit, nous revenions étendre nos nattes dans la case de notre mère ; l'épouse qui faisait la cuisine ce jour-là allait dans la case du mari ; elle tirait l'eau, allumait la lampe et la portait. Il se tenait à la porte de sa case en train de bavarder avec ses amis. Quand elle arrivait, il entrait dans la case et fermait la porte. Les enfants, eux, s'entassaient dans la case de leur mère. Le matin, elle nous réveillait et nous nous lavions tous la figure.

(...) Nous vivions tous, frères et sœurs, dans la case de notre mère ; la nuit, on se racontait des histoires, on bavardait, puis on s'endormait.

(...) Le soir, on jouait, on dansait, on chantait — comme autrefois, pas ce qu'on chante maintenant. (...) On ne jouait pas avec nos pères ; on s'inclinait devant eux et on les saluait poliment. Mais les grands-pères, on leur mangeait leur argent, on leur mangeait leur nourriture, et puis on les quittait (pp. 33 et ss.).

Ettore BIOCCA, *Yanoama, récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*, T. H. 1968.

Fillette enlevée à l'âge de 11 ans, en 1939, par les guerriers indiens de la forêt amazonienne, rebelles à tout contact avec les Blancs. Vécut vingt-deux ans avec eux avant de réussir à s'enfuir avec ses quatre fils indiens. De retour dans le monde des Blancs, si égoïste et indifférent, elle en arrive à regretter l'effroyable vie de la forêt. On a procédé à beaucoup de recoupements, on a tout vérifié : son incroyable récit est vrai.

La mort du Touchawa

« (...) J'ai rêvé beaucoup de choses mauvaises ; je crois qu'ils me tueront ! » Je répondis : « Tu ne penses qu'à la mort ; tu as cherché la lutte avec ces gens et maintenant tu ne penses qu'à la mort. »

Pendant ce temps, mon fils commença à se disputer avec ce petit frère, fils de l'épouse morte. Il semble que le petit avait mordu mon fils ; mon fils l'avait poussé et l'avait fait tomber. Alors le touchawa dit : « Vous êtes toujours en train de vous disputer. Je vais prendre vos têtes et les cogner l'une contre l'autre, puis je vais vous taper contre la terre ; faites attention, car je suis inquiet. Quand on m'aura tué, vous continuerez encore à vous disputer ! Vous qui devriez vous aimer, vous qui, bientôt, n'aurez plus de père ! » Puis il demanda : « Où est le panier avec les petits chiots ? » La chienne qu'il aimait le plus avait fait ses chiots ; mon fils Maramawe les portait dans un panier pendant le voyage. L'autre épouse prit le panier et le lui passa : il attacha bien solidement la bande d'écorce au panier, afin que l'enfant pût le porter. Pendant qu'il l'attachait il me demandait : « Est-elle d'une bonne longueur ? » « Allonge-la un peu », répondis-je.

Tout à coup, tak ! arriva une flèche. Je ne vis pas la flèche ; j'entendis seulement l'épouse jeune qui criait : « Ah ! père de ma fille ! » La flèche était passée au-dessus de la tête de mon enfant et avait pénétré dans le ventre du touchawa. Près de nous, tout peints en noir, je vis courir les Pichaansétéri. Le frère du touchawa, tranquille dans son hamac, ne s'en était même pas aperçu. Je courus vers lui, je secouai son hamac et je criai : « Regarde les Pichaansétéri qui courent ! Ils ont frappé ton frère ! » Il sauta du hamac et lança une flèche sur les Pichaansétéri qui fuyaient. « Cours », criai-je. « Poursuis-les ! aujourd'hui, il faut courir ; tu sais bien courir après les femmes. »

Pendant ce temps, une autre flèche empoisonnée au curare avait frappé le touchawa à l'épaule. Le touchawa ne poussa pas un cri ; seulement l'enfant criait de peur. Il se tenait droit ; de cette grande blessure au ventre, sortait l'intestin long avec cette graisse jaune. Il fit quelques pas, essayant de rester debout, mais il tomba. « Cette fois, ils m'ont tué » murmura-t-il. Son frère le prit dans ses bras ; son gendre vint en courant avec sa fille et ils le portèrent sous un tapiri. Les autres frères partirent en courant pour prévenir le vieux touchawa Patanawétéri, son oncle.

Le vieillard arriva en courant ; il battit des mains et disait entre ses larmes : « Oh ! mon fils, mon fils, ils ont tué mon fils ! » Sa fille s'efforçait de rentrer le boyau long avec le gras, en le poussant de ses doigts. Elle le remplaçait, le remplaçait et poussait. Ils prirent de l'écorce d'arbre et le bandèrent par-dessus la blessure afin que l'intestin ne sortit plus. Le vieillard pleurait et battait des mains. « Père, dit lentement Fousiwe, cette fois la flèche a trouvé l'endroit où est la mort ! » Sa fille, pendant ce temps, continuait à tenir sa main sur la blessure pour ne pas que l'intestin sorte. Le vieux chef des Gnamavétéri arriva, lui aussi, et il sortit la pointe de la flèche au curare. « Ce n'est pas celle-ci qui

me tue », dit le touchawa ; « l'autre m'a déjà tué. » Fousiwe regarda autour de lui : « Où est mon fils ? » Il cherchait mon fils aîné qui était sur mes genoux, près de son petit frère malade ; l'autre enfant aussi, celui de l'épouse morte, dans sa frayeur, s'était appuyé contre mon dos. Mon fils s'approcha de son père ; Fousiwe prit sa main : « Ah mon fils ! » Puis il me dit : « Les tiens sont encore vivants, cherches, va chez eux car tu ne vivras pas bien avec nos fils sur cette terre. J'ai douleur de quitter mes enfants. » Il mourut ainsi, sa main serrée dans celle de l'enfant. Pas une seule plainte. Quand l'enfant sentit qu'il ne respirait plus, il cria de peur. Il mourut ainsi, très vite (pp. 330-331).

Traduction de termes :

Touchawa = chef.

Tapiri = petite cabane dans la forêt.

Pichaansétéri = groupement yanoama.

Patanawétéri = sous-groupement des Namoétéri.

Gnaminawétéri = sous-groupement des Namoétéri.